

Les Reines de la nuit

Christiane Spièro

Mon premier film
au cinéma, en
totale liberté !



© Even prod - Les Reines de la nuit

Tout a commencé, il y a vingt ans, lors du tournage à Lille de *Et si on faisait un bébé*. Un soir avec les comédiens, nous sommes allés aux Folies de Paris. C'était un grand cabaret transformiste, plus proche de l'Alcazar que d'une petite bonbonnière provinciale. Les artistes étaient de grande qualité et l'équivoque qu'ils suscitaient provoquait à la fois l'enthousiasme et le trouble. À la fin du spectacle, les transformistes sont venus à notre table et là, la magie avait disparu, laissant place à un monde étrange d'êtres où les restes de maquillage et pour certains les opérations esthétiques les montraient nus, inachevés, dans l'attente du prochain spectacle.

Le temps a passé mais ces images ne m'ont pas lâchée. C'est étrange, comme certains sujets, quoi qu'on fasse, s'imprègnent en vous et de temps en temps sans crier gare remontent à la surface.

C'est pourquoi il y a cinq ans, j'ai décidé de faire un documentaire sur les transformistes et j'ai poussé les portes des cabarets.

Au fur et à mesure que je commençais à rencontrer les artistes transformistes, à les faire parler, je me rendais compte de l'éclectisme de cette micro-société où tout le monde se connaît et vit ensemble. Pourtant, ils viennent de milieux sociaux très différents. Il y a parmi eux des hommes

qui ont fait de longues études et avaient auparavant des professions très valorisantes. Il y a des vieux, des jeunes, des beaux, des pas beaux, certains sont un peu ou beaucoup opérés, certains sont transgenres ou transsexuelles, d'autres sont poilus et virils, mais tous ont en commun d'avoir tout abandonné lorsqu'ils ont découvert le transformisme.

Les transformistes sacrifient absolument tout à leur profession, y compris leur vie privée. Ils ne font que ça, ils ne pensent qu'à ça. Cette passion pour leur métier s'apparente à notre amour pour le tournage, en plus envahissant et plus obsessionnel encore. Cette ressemblance a été aussi une des raisons de mon attachement à cette communauté.

Je travaille pour la télévision où j'écris et je réalise des fictions depuis 37 ans. Ce documentaire est à la fois mon premier documentaire et mon premier film cinéma. En bonne logique, j'aurais dû me diriger vers un documentaire de télévision. Mais très vite, j'ai voulu que ce soit un long-métrage pour le cinéma, parce que je savais que le sujet était trop riche pour un 52 minutes.

Je souhaitais que le film ait une lisibilité plus grande qu'une diffusion à 23 heures, et, vu le sujet et les interdictions qu'il aurait suscitées, à coup sûr, j'aurais eu une diffusion tardive. Je voulais m'éloigner de la variété, c'est-à-dire d'un montage alternant les propos d'artistes, et les extraits de chansons. Je voulais creuser, au fil des interviews, le mystère qui préside au choix d'être transformiste, donc être avec eux dans une vérité crue.

Et enfin, je voulais avoir la liberté de faire le film que je ressentais. Il y a au cinéma un respect des producteurs et des distributeurs envers l'auteur que je peux confirmer et qui est un bien précieux pour pouvoir s'exprimer.

Je ne sais pas si c'est toujours le cas, ou si j'ai eu de la chance, mais j'ai fait le film que je voulais.

Et cette liberté change tout, car elle vous fait prendre de l'assurance et oser aller jusqu'au bout de ce que vous souhaitez. Cette qualité d'auteur de son film que personne ne vous dispute, je ne l'avais pas vécue depuis longtemps, et pourtant j'ai eu la chance d'écrire plusieurs des films que j'ai tournés. Curieusement, j'ai retrouvé les mêmes impressions que lors de mon premier film *Les Copains de la Marne* que j'avais écrit et réalisé en 1983. Et, de la même façon, l'accueil et la critique ont été au rendez-vous.

Au départ, donc, il y avait toutes mes envies et mon entêtement, mais rien n'avancé.

Et puis, grâce à un ami, j'ai rencontré mon distributeur, ZELIG Films, Jean-Marie Vauclin, Fabrice Ferchouli, qui ont été intéressés par le projet et m'ont fait une lettre dans ce sens pour le CNC.

Cela m'a renforcée dans mon désir de tenir bon pour faire un film cinéma. Et tous mes collègues auteurs savent que l'entêtement est notre meilleure qualité.

Des producteurs amis voulaient bien tenter de produire le film, mais pour la télévision. Et quand j'affirmais mon désir d'un long-métrage cinéma, ils me disaient qu'ils étaient comme moi, « ils n'avaient pas la carte ». Certains s'étaient déjà risqués à produire pour le cinéma et en gardaient un mauvais souvenir.

Lorsque j'ai été voir Jean-François Boyer, je savais que Tetramedia ne faisait pas ce genre de production, et que mon tout petit film n'entraînait pas dans la politique du groupe. Mais parce que je connais la grande curiosité de Jean-François, je voulais avoir sa réaction sur mon projet.

Effectivement Tetramedia ne pouvait pas produire mon film, mais Jean-François Boyer m'envoya à une jeune productrice, Saga Blanchard (Midori Films), qui s'intéressa au projet, mais n'avait pas l'argent nécessaire pour monter la production. Aussi Jean-François Boyer investit dans le film sur ses fonds propres, et plus modestement, je mettais ma part de droits d'auteur dans la coproduction.

Avec l'autorisation de Jean-François Boyer, je rapporte ici, quelques extraits d'un texte qu'il a écrit lors de la sortie du film :

« C'est la première fois que je coproduis à titre personnel (rien à voir avec Tetramedia) un film de cinéma.

Notre monde est de plus en plus cruel et intolérant, surtout pour ceux qui sont différents...

Aussi, lorsque mon amie Christiane est venue me parler de ce projet compliqué à monter, je n'ai pas hésité. Un film sur la revendication de la différence, sur l'amour du spectacle, et le courage de développer sa passion dans un univers parfois marginalisé...

Et puis je me suis aussi souvenu qu'il y a 20 ans, lorsque j'ai découvert le monde impitoyable de la télé, venant de la politique, Christiane a fait partie des rares personnes qui m'ont soutenu et conseillé...

Ma bonne fée.

On dit que la télé est un monde sans mémoire et déloyal : chouette occasion de prouver le contraire !

A 60 ans, j'ai choisi de ne pas m'offrir une Rolex : j'ai préféré assister à mon premier spectacle transformiste à l'Artishow ! Une façon aussi de ne pas être catalogué comme un vieux con réac ?... »

Qu'ajouter de plus à ce bel acte d'amitié ? Sinon que se sentir en confiance vous donne des ailes !

Réaliser le film a été facile. D'abord et surtout parce que je l'ai tourné avec une micro-équipe de collaborateurs (Philippe Bonnier, Christophe Monier, Alain Le Roy) avec qui j'ai mes habitudes de longue date, et leur investissement a été très stimulant. En écrivant ces lignes, je pense avec tristesse à mon ami Alain Le Roy qui nous a quittés le 17 avril. Je nous revois à la maison, quelques jours avant que soient décrétés les gestes barrières, faisant avec Philippe Bonnier mon interview pour les bonus du DVD. Alain avait vaincu une grave maladie, du moins on le croyait, et il était heureux, rayonnant.

Avec les transformistes, j'avais eu le temps en cinq ans de tisser des relations qui ont permis qu'ils se livrent sans difficulté. J'ai découvert que j'aimais beaucoup interviewer et que la « manière de faire » s'apparentait à la direction d'acteurs.

Saga Blanchard a été une précieuse productrice exécutive, qui connaît à merveille tous les rouages d'un film et n'hésite jamais « à mettre les mains dans la farine », car il fallait tout faire, nous n'avions ni assistant, ni régie, que nous.

Ce qui a été une excellente façon de vérifier mes connaissances des différents métiers et étapes d'un film. Sur une fiction, on est entouré et aidé par tous les corps de métier, qui veillent à ce que rien ne soit oublié. Là, il fallait veiller à tout, et ça aussi ça m'a plu !

J'ai monté avec Jérémie Leroux, que notre Groupe 25 Images connaît bien, puisque c'est lui qui monte les Entretiens du Groupe. Et comme tous les réalisateurs (trices) du Groupe, je suis une fan de Jérémie, qui, en plus d'être bon et créatif, est drôle.

La musique originale du film demandait de vraies réflexions. Heureusement j'avais Serge Franklin à mes côtés, avec qui là encore j'ai une longue et affectueuse complicité. J'avais évidemment tourné les spectacles de cabarets avec les numéros des transformistes en Mylène Farmer, Amy Winehouse... Mais il n'était pas question d'utiliser ces musiques. D'abord, comme je l'ai dit plus haut, ce n'était pas le film que je voulais faire, ensuite même si je l'avais voulu, le moindre extrait de 30 secondes coûte une petite fortune. Dès le départ, j'avais classé les musiques existantes, en quelques musiques à garder parce que importantes pour le récit, et musiques à composer. Il est intéressant de voir comment la musique existante, toujours très connue, étouffe le travail du transformiste, alors qu'une création musicale permet de voir son talent et son travail. Et puis j'avais construit, sous les interviews, une continuité qui montrait un spectacle qui se prépare, se déroule et se termine, ce qui me permettait de traiter thème par thème du général au très intime. Pour le film, j'ai interviewé 13 transformistes. C'est un panel très important, mais vu l'éclectisme de ce milieu, chacun des artistes a sa place. Serge a donc écrit une musique extrêmement complexe, qui est un vrai personnage du film. Et il sait combien je lui en suis reconnaissante.



© Festival de Colmar



© Aylau Tik - Christiane avec ses reines de la nuit, Saga Blanchard et Jean-François Boyer au Festival Chéries Chéris

Enfin, j'ai mixé avec Stéphane de Rocquigny, et c'est Jean-Baptiste Neyrac qui a fait les travaux de labo. Là, encore des copains et des complices.

Personnellement, j'aime beaucoup travailler avec ma « garde rapprochée », comme disait de mon équipe Marie-Françoise Mascaro. Se connaître et, bien sûr, s'apprécier permet d'aller beaucoup plus vite à l'essentiel et de se comprendre avec peu d'explications.

La sortie des *Reines de la nuit* a été programmée très vite, ce qui m'a fait plaisir, mais m'a empêchée d'inscrire le film à des festivals. J'ai néanmoins été sélectionnée à Colmar, puis à Chéries chéris, le 23 novembre, où il y a eu une soirée spéciale avec une grande partie des transformistes en créatures.

Le film est sorti à Paris et en province, le 4 décembre, la veille de la grève ! Ça a été évidemment un coup très dur, mais *Les Reines de la nuit* a résisté néanmoins 5 semaines à Paris dans une des 3 salles, celle du Marais. Le public a répondu présent parce que la ligne 1, ligne automatique, fonctionnait et que beaucoup de gens habitent dans le Marais ou alentour. À quoi tient la vie d'un film !

Puis j'ai commencé la tournée des cinémas d'art et d'essai de province (le film est recommandé par l'AFCAE), avec présentation et débat après le film. Et là encore ça a été une nouvelle expérience très enrichissante et les échanges avec le public m'ont montré que, si on touche les gens, on peut arriver à faire évoluer le regard sur la communauté LGBT. Bien sûr, ma contribution est très modeste et le public qui est venu voir mon film était en grande majorité déjà acquis, mais je n'ai lors de ces débats entendu aucun propos homophobe et j'ai même vu des larmes dans les yeux de pères de famille, non pas qu'ils regrettaient de ne pas avoir fait leur coming out, mais parce qu'ils étaient tout simplement émus par la douleur de mes transformistes.

Et puis, quatre jours avant que j'aie à présenter le film à Bruxelles, il y a eu le confinement ! Depuis, je vois sur mon agenda tomber les unes après les autres les dates de projections du film en France et à l'étranger et les festivals être déprogrammés.

Que restera-t-il des soirées débats dans les villes de province, lorsque les cinémas enfin rouvriront et qu'ils pourront programmer tous les films qui n'ont pas pu sortir ?

Heureusement, Ciné+ a acheté le film, il y sera visible dès le 5 août 2020.

Et TV5 Monde, qui est coproducteur, le diffusera à partir de 2021.

Quant au DVD, sa fabrication recommencera dès que le déconfinement le permettra.

Je sais que le film trouvera son public sur la longueur, mais c'est une perte sèche pour les distributeurs, qui ont l'élégance de ne jamais m'avoir fait le moindre reproche.

Aussi, j'attends avec impatience de pouvoir à nouveau débattre autour des *Reines de la nuit* dans des festivals. Peut-être parce qu'à la télévision on manque de ce feedback avec le public qui permet de sentir la salle et de contrôler si le public a ri ou été ému, là où vous l'aviez prévu, mais surtout parce que j'adore être l'ambassadrice de mon film.

J'espère que ce sera à nouveau possible au dernier trimestre 2020 !!!



© CS - Façade du Publicis en bonne compagnie !